

saint Luc, ils substituèrent ceux de Leucius. Ils admettaient aussi plusieurs Évangiles apocryphes, opposant, comme on l'a fait de nos jours, ces histoires imaginaires aux histoires authentiques de Notre-Seigneur. Leurs erreurs se transmirent obscurément, pendant le moyen âge, aux sectes qui sortirent de leur sein. Nous ne les indiquons ici qu'en passant, afin de marquer leur filiation avec les sectes gnostiques. Nous les étudierons plus loin tout au long, pour tracer l'histoire du développement de leurs erreurs depuis les origines jusqu'au XIII^e siècle.

Ce qui caractérise principalement les attaques des gnostiques contre la Bible, c'est le pur arbitraire. Nous allons voir maintenant la raison appelée surtout en aide contre l'Écriture dans la guerre que lui déclara le paganisme.

CHAPITRE III.

CELSE.

De l'an 118 à l'an 160, les premiers apologistes, Quadratus, Aristide, saint Justin le martyr, avaient commencé à faire connaître la religion chrétienne parmi les païens. La discussion de saint Justin avec le philosophe cynique Crescens, à Rome, attira encore davantage l'attention sur la doctrine nouvelle¹. On se mit donc à l'étudier dans les livres mêmes sur lesquels elle s'appuyait et bientôt on essaya de la combattre. Les premiers hérétiques avaient rejeté quelques-uns des Livres Saints, ils avaient conservé les autres et les regardaient comme des écrits divins. Les païens ne firent aucune distinction :

¹ Crescens vivait sous le règne de Marc-Aurèle. C'est contre lui que saint Justin écrivit sa seconde Apologie. Il dit que ce philosophe ne connaissait pas les Écritures ou qu'il ne les avait pas comprises. *Apologia*, II, 3, édit. Otto, *Corpus Apologetarum*, Iéna, 1875, t. I, fasc. I, p. 204. Plusieurs ont cru que c'était sur la dénonciation de Crescens que saint Justin avait subi le martyre. Il est certain du moins que l'antagoniste du saint docteur avait cherché à le faire périr, d'après le témoignage formel de Tatien, *Orat. adv. Græc.*, 19, t. VI, col. 843.

ils considérèrent l'Ancien et le Nouveau Testament comme Écritures des chrétiens, mais ils ne virent naturellement dans l'un comme dans l'autre qu'une œuvre purement humaine.

Le premier ouvrage païen¹ publié directement contre nos Saintes Écritures est le *Discours véritable* de Celse². Il fut composé probablement à Rome, pendant la persécution de Marc-Aurèle, et vit le jour, vers l'an 178³. Il attaque le Christianisme en général et, en particulier, la Bible sur laquelle s'appuie la foi, le Nouveau comme l'Ancien Testament. Celse était un philosophe platonicien

¹ Un contemporain de Celse, Fronton, originaire de Cirte, en Numidie, qui fut le maître de Marc-Aurèle et reçut le titre de consul en 161, écrivit aussi contre le Christianisme ou plutôt prononça un discours, d'après l'*Octavius* de Minucius Félix, 9, 31, t. III, col. 262, 336, et les notes *ibid.* (G. Boissier, *Les polémiques religieuses au second siècle*, dans la *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1879, p. 72) et probablement avant Celse, mais nous ne connaissons rien de son œuvre et nous ignorons s'il y parlait de la Sainte Écriture. Cf. B. G. Niebuhr, *M. Corn. Frontonis reliquiae*, 1816.

² Λόγος ἀληθής.

³ Les seuls renseignements chronologiques que nous fournisse Celse sont les suivants. Il mentionne (Origène, *Cont. Cels.*, v, 62, t. XI, col. 1281) Marcelline, qui d'après saint Irénée (*De Hær.*, I, 25, n° 6, t. VII, col. 685) alla à Rome au temps de saint Anicet (154 ou 155-166). Dans le même passage, il parle aussi de Marcion qui alla également à Rome sous le même pape (S. Irénée, III, 4, 3, col. 856; voir plus haut, p. 115). Celse mentionne aussi un musicien égyptien, nommé Denys, auquel il était associé (VI, 41, col. 1357) et qu'on a supposé être Denys d'Halicarnasse le jeune. De ce qu'il dit, VIII, 71, 68, 73, sur ceux qui gouvernaient, Keim conclut qu'il vivait sous Marc-Aurèle, *Celsus' Wahres Wort*, in-8°, Zurich, 1873, p. 265. Le Dr Funk place la composition de l'ouvrage entre 170 et 185 : *Die Zeit. des « Wahren Wortes »*, dans la *Theologische Quartalschrift* de Tübingue, 1886, p. 302-315; voir p. 314.

éclectique, appartenant à cette école intermédiaire qui prépara l'avènement du néoplatonisme systématique⁴. Sa vie nous est inconnue. Nous savons seulement qu'il avait voyagé en Palestine, en Phénicie; en Égypte⁵, et qu'il avait lu attentivement les traductions grecques de la Bible, ainsi que les collections de vers sibyllins, le dialogue de Jason et de Papiscus, les écrits des gnostiques et des marcionites. Nous ne connaissons son œuvre que par les fragments que nous en avons conservés Origène⁶.

Le *Discours véritable* est « un des pamphlets les plus violents et les plus forts qu'on ait jamais dirigés contre le Christianisme⁷. » Origène disait que l'auteur était « un homme fort savant et très instruit. » Ses connaissances

⁴ Origène, *Contra Celsum*, I, 8, 10, 21; II, 60; IV, 75; V, 3, t. XI, col. 669, 674, 696, 889, 1145, 1184, nomme d'abord Celse un épicurien, sans doute parce qu'il le confond avec un épicurien du même nom; mais dans le cours de sa réfutation, il s'aperçoit que le *Discours véritable* renferme beaucoup d'idées platoniciennes et en fait la remarque. *Cont. Cels.*, IV, 36, 54, t. XI, col. 1085, 1118; III, 80, col. 1024-1025. Il est certain, en effet, que Celse était un platonicien éclectique, quoi qu'en ait dit Delarue dans son édition des Œuvres d'Origène, *ibid.*, col. 639. Cf. E. Pélagaud, *Étude sur Celse*, 1878, p. 154 et suiv.

⁵ Origène, *Cont. Cels.*, VII, 8-9, col. 1432.

⁶ Ces fragments ont été recueillis par Jachmann, dans sa dissertation *De Celso philosopho*, 1836; par Kellner, *Hellenismus und Christenthum*, 1865; par Théodore Keim, *Des Celsus « Wahres Wort » älteste Streitschrift antiker Weltanschauung gegen das Christenthum vom Jahre 178 n. Chr., wiederhergestellt, aus dem Griechischen übersetzt, untersucht und erläutert, mit Lucian und Minucius Felix verglichen*, Zurich, 1873; par B. Aubé, *Le Discours véritable de Celse, essai de restitution et de traduction*, dans son *Histoire des persécutions de l'Église*, t. II, 1877, p. 277-389.

⁷ G. Boissier, *Les Polémiques religieuses au second siècle*, dans la *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1879, p. 78.

étaient en effet très étendues et son intelligence l'élevait bien au-dessus de la plupart de ses contemporains.

A en juger par ce qui nous reste, le *Discours* de Celse s'ouvrait par une introduction et était divisé en deux parties. La première mettait en scène un Juif qui prétendait prouver que, même en admettant les idées de son peuple sur le Messie, le Christianisme ne répondait pas à l'idéal qu'en donnent les prophètes. La seconde attaquait l'idée messianique elle-même; elle avait pour but d'en établir l'impossibilité et par là même la fausseté de la religion nouvelle¹. C'était la guerre de la raison contre la foi, du rationalisme contre le surnaturel et la révélation.

Mais dans ce premier assaut livré par le rationalisme au Christianisme, une chose est digne de remarque :

¹ Bindemann, *Ueber Celsus und seine Schrift gegen die Christen*, dans la *Zeitschrift für die historische Theologie*, d'Ilgen, 1842, Heft 2, p. 58-146. MM. Keim et Aubé divisent en quatre parties le *Discours* de Celse. E. Pélagaud refuse d'admettre cette quadruple division, *Etude sur Celse*, p. 275. Il est difficile de se prononcer aujourd'hui avec certitude sur ce point. Nous indiquons la division en deux parties pour simplifier. Voici la division de Keim : 1° Discussion des Juifs réfutant le Christianisme au point de vue du mosaïsme (Origène, *Cont. Cels.*, I, 28, à II, 79); 2° réfutation du Christianisme au point de vue de la philosophie antique (*ibid.*, III, 1, à V, 65); 3° réfutation des diverses parties de la doctrine chrétienne au point de vue de la philosophie (*ibid.*, VI, 1, à VII, 62); 4° exhortations aux chrétiens afin qu'ils reviennent à la religion des Romains (*ibid.*, VII, 63 jusqu'à la fin). — Jachmann divisait le *Discours véritable* en trois parties. Voir Redepenning, *Origenes, eine Darstellung seines Lebens und seiner Lehre*, Bonn, 1841-1846, t. II, p. 139. — Celse avait probablement composé contre les chrétiens deux autres ouvrages qui ne nous sont connus que par un mot d'Origène, *Cont. Cels.*, IV, 36, t. XI, col. 1085.

c'est que, pour ne pas lutter avec des armes trop inégales, l'ennemi de Jésus-Christ est en quelque sorte forcé d'abjurer le polythéisme et de devenir, autant qu'il le peut, monothéiste. Celse comprend qu'il doit faire des concessions importantes à la religion nouvelle; il montre quelle est son habileté en renonçant à défendre des positions intenable, il sacrifie la pluralité des dieux ou ne la conserve que pour la forme, et il rend ainsi en même temps, malgré lui, hommage à cette doctrine qui impose en partie ses dogmes à ce qu'il y a de plus éclairé parmi les païens. Le philosophe antique qui s'était le plus rapproché du Christianisme était Platon. Celse combat le Christianisme au nom de la philosophie de Platon. Le Dieu qu'il reconnaît n'est pas celui de la foule, c'est celui du disciple de Socrate, Dieu unique, supérieur à tout. On l'appelle de noms divers, chez les Hellènes et chez les Juifs, mais « qu'importe, écrivait-il, qu'on l'appelle Jupiter, ou le Très-Haut, ou Adonai, ou Sabaoth, ou Ammon, comme les Égyptiens, ou Pappæos, comme les Scythes? » Sous ces noms divers, c'est, d'après lui, le même Dieu que tous les hommes adorent. Le Jupiter populaire était loin d'être le même Dieu que le Dieu des Chrétiens, mais Celse tenait à le faire croire. Il cherchait aussi à rester païen, au moins en apparence, en conservant tous les dieux du polythéisme comme des espèces de divinités subalternes auxquelles on peut s'adresser pour obtenir des faveurs.

Celse est donc d'accord avec les chrétiens, quant au fond, sur l'unité divine. Par rapport aux autres points de leurs croyances, il se sépare d'eux. Toute sa polé-

mique peut se ramener à deux chefs principaux : « Les chrétiens n'ont presque rien dit de nouveau ; » leurs premiers Apôtres avaient « quelque connaissance des livres de Platon ; » tout ce qu'il y a de bon dans la doctrine nouvelle vient des Grecs¹. Au contraire, tout ce qu'elle renferme de nouveau, ce qui lui est propre à elle seule ne vaut rien². C'est pour établir cette seconde partie de son argumentation que Celse attaqua la Bible.

Voici les principales objections de Celse contre les Saintes Écritures. Les premiers chapitres de la Genèse, la distinction des jours de la création³, la création de l'homme par les mains de Dieu, celle d'Ève d'une côte d'Adam, la tentation de la femme par le serpent, la chute, sont, à ses yeux, autant de mythes et de contes de vieille femme, nous présentant la divinité sous des traits indignes d'elle⁴.

¹ *Cont. Cels.*, VI, 1, t. XI, col. 1289. Cf. V, 65 ; VI, 47 ; VII, 41, 42, 58, etc., col. 1288, 1297, 1480 et suiv. — Celse a ainsi frayé la voie à tous les rationalistes contemporains qui veulent, eux aussi, expliquer les origines du Christianisme par des emprunts faits à la philosophie régnante. Origène a très bien répondu qu'une partie des vérités enseignées par le Christianisme avait été entrevue par les grands philosophes de la Grèce, mais il ajoute avec justesse que même « ces vérités n'avaient pas chez eux la même force pour gagner les âmes et leur donner de bonnes dispositions. »

² Un des caractères nouveaux du Christianisme qui choquait le plus Celse, c'est son universalisme. Dans Origène, *Cont. Cels.*, VIII, 72, t. XI, 1024, Celse, comme Porphyre et les païens en général, ne conçoit la religion que comme nationale. *Ibid.*, V, 34, 41, col. 1033, 1245.

³ Cité par Origène, *Cont. Cels.*, VI, 60, t. XI, col. 1389 et suiv.

⁴ *Μεθ' ἑνός τινος ὡς γυναικὸς διεγνώμενον*. Voir tout son texte cité dans Origène, *Cont. Cels.*, IV, 36, t. XI, col. 1084 et suiv.

Comment admettre que Dieu a, de ses mains, fabriqué un homme, qu'il a soufflé sur lui, tiré une femme d'une de ses côtes, qu'il leur a donné des ordres contre lesquels un serpent s'est élevé, et que ce serpent, à la fin, a prévalu contre les commandements de Dieu ? C'est là un récit, où, contrairement à la piété, on fait Dieu si faible qu'il ne peut se faire obéir d'un seul homme qu'il a formé lui-même.

L'histoire du déluge, de l'arche, de la colombe, du corbeau, sont également des fables enfantines¹, composées à l'image de l'histoire de Deucalion ; le mythe de la tour de Babel est un souvenir de celui des Aloïdes² ; la légende de Sodome et de Gomorrhe, une copie de celle de Phaéton³. Il se moque aussi de l'inimitié de Caïn contre Abel et d'Ésaü contre Jacob, de la manière dont s'enrichit Jacob chez son beau-père Laban, de l'histoire de Jonas et de celle de Daniel dans la fosse aux lions, etc.⁴. C'est ainsi que nous rencontrons dans le premier livre composé contre la Bible les principales objections répétées aujourd'hui contre la Genèse et jusqu'au mot de mythe.

Celse attaque le Nouveau Testament avec plus de violence que l'Ancien. Il dénature l'histoire de Jésus et s'efforce de la tourner en ridicule. Il emprunte aux

¹ *Πασι νηπίαις ἐπιθετόγιστον*. *Cont. Cels.*, IV, 41, t. XI, col. 1096. Voir les passages de Celse, *ibid.*, et col. suiv.

² Odyssée, XI, 306.

³ *Cont. Cels.*, IV, 21, t. XI, col. 1053.

⁴ *Cont. Cels.*, IV, 43-47 ; VII, 53, t. XI, col. 1097-1105 ; 1497. Celse prétend que l'histoire de Joseph elle-même est expliquée allégoriquement par les chrétiens raisonnables, mais qu'elle n'est qu'une suite de niaiseries, IV, 46-47, 49-51, col. 1104, 1147.

Juifs un récit scandaleux sur la naissance du Sauveur¹. On dirait que les ennemis du Christianisme n'espèrent réussir dans leurs efforts pour le combattre qu'en le présentant sous un jour tout à fait faux, hommage indirect mais éclatant à la puissance de la vérité. D'après Celse, l'époux de la mère de Jésus, ayant appris ce qui s'était passé, la chassa honteusement. Elle fut ainsi réduite à errer de village en village et c'est pendant ce temps qu'elle mit Jésus au monde. L'enfant se trouva dans la plus grande détresse; il fut obligé de se réfugier

¹ La fable du soldat Panther, que Celse met dans la bouche d'un Juif, circula d'abord oralement parmi les Juifs et fut ensuite consignée par écrit. Origène, *Cont. Cels.*, I, 32 et note, col. 720; Talmud de Jérusalem, *Sabb.*, XIV, 4; *Aboda Zara*, II, 2; *Midrasch Koheleth*, x, 5. Cf. *Evang. Nicodemi*, *Acta Pilati*, II, 3, dans C. Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, 1876, p. 224; S. Epiphane, *Hær.*, LXXVIII, 7, t. XLII, col. 708; S. Jean Damascène, *De fide orthod.*, IV, 14, note, t. XCIV, col. 1157. Voir aussi Élisée Vartabed, *Histoire de l'Arménie*, 1869, t. II, trad. Langlois, p. 191, 195. — G. Rösch, *Die Jesusmythen des Judentums*, dans les *Theol. Studien und Kritiken*, 1873, p. 77-115, a recherché l'origine de la calomnie reproduite par Celse. Parlant, p. 83, du libelle juif intitulé *Toledot Yeschou*, תולדות ישו, il cite le passage suivant de Voltaire, dans sa *Lettre sur les Juifs*: « Le toledos Jeschut (sic) est le plus ancien écrit juif, qui nous ait été transmis contre notre religion. C'est une vie de Jésus-Christ toute contraire à nos saints Évangiles; elle paraît être du premier siècle et même écrite avant les Évangiles. » Voltaire, *Œuvres*, édit. Garnier, t. XXVI, 1879, p. 515. Or, ajoute M. Rösch, le *Toledot Yeschou* remonte tout au plus au XIII^e siècle de notre ère. Ammon, *Biblische Theologie*, 2^e édit., t. II, p. 263. Voltaire est revenu souvent sur cet infâme libelle, t. XIX, p. 219; XX, p. 71; XXVI, p. 223, où il prétend qu'il est cité par Celse; X, p. 283, où il affirme effrontément, dans une note à son *Épître XLI à Mme du Châtelet*: « Ce livre, cité par les premiers Pères, est incontestablement du premier siècle. »

en Égypte et d'y vivre en mercenaire pour gagner sa vie, mais il y apprit quelques-unes des pratiques de magie qui ont rendu les Égyptiens si célèbres, et c'est lorsqu'il fut devenu habile en cette science qu'il revint en Judée. La puissance de son art le remplit tellement d'orgueil qu'il se proclama alors un Dieu¹. Cependant tout ce qui s'était passé dans son enfance prouve bien qu'il n'était qu'un homme. Un Dieu ne craint pas la mort et n'a pas besoin de fuir. S'il avait été réellement le fils de Dieu, son père pouvait bien le préserver de ses ennemis, en Judée, sans l'obliger d'aller se cacher en Égypte². Tous les récits sur sa naissance merveilleuse ne sont donc que des fables auxquelles on ne doit pas ajouter plus de créance qu'à celles qui racontent la naissance divine de Persée, d'Amphion, d'Éaque, de Minos³.

Celse abaisse ainsi, comme les rationalistes modernes, les faits évangéliques au niveau des contes de la mythologie païenne. Sur d'autres points, il accuse formellement Jésus d'imposture. Vous prétendez, lui dit-il, qu'une ombre d'oiseau est descendue sur vous, lorsque Jean vous lavait dans le Jourdain. Mais quelle preuve apportez-vous de ce miracle? Quelle personne digne de foi en a été le témoin? Qui a entendu cette voix céleste, qui vous proclamait le Fils de Dieu? C'est vous, vous

¹ *Cont. Cels.*, I, 28-38, t. XI, col. 713 et suiv. Nous avons dans cette accusation de Celse une preuve ajoutée à tant d'autres que les chrétiens, avant Arius, professaient la foi à la divinité de Jésus-Christ.

² *Cont. Cels.*, I, 39, 66, 71, t. XI, col. 733, 784, 792.

³ *Cont. Cels.*, I, 67, t. XI, col. 785.

seul et un de vos amis, qui a été condamné, comme vous, au dernier supplice¹. L'auteur du *Discours véritable* traite ainsi Jésus-Christ d'imposteur², comme devait le faire Reimarus au XVIII^e siècle.

Afin de ne voir en lui qu'un homme ordinaire, il nie les prophéties que lui attribuent les Évangiles. Pour expliquer ses souffrances et sa passion, « l'imagination des disciples a trouvé, dit-il, une adroite défaite : c'est qu'il avait prévu lui-même et prédit tout ce qui lui est arrivé... Tous ces prétendus faits sont des contes fabriqués³; » les Apôtres sont des imposteurs comme leur maître.

Quant aux prophéties de l'Ancien Testament qu'on veut lui appliquer, le Juif que Celse fait parler tout d'abord récuse cette preuve dans les termes suivants :

Il y en a une infinité d'autres auxquels elles conviendraient beaucoup mieux. C'est d'un grand roi, maître de l'univers, de tous les peuples et de toutes les armées, non d'une pauvre peste, que les prophètes ont annoncé la venue⁴.

Les miracles gênent Celse plus que les prophéties et ils sont pour lui la source du plus grand embarras. Il tâtonne, il hésite, il nie les uns, il amoindrit les autres; il les attribue en partie à l'habileté magique de Jésus⁵

¹ *Cont. Cels.*, I, 41, t. XI, col. 736.

² *Cont. Cels.*, I, 28; II, 8, etc., t. XI, col. 713-805.

³ *Cont. Cels.*, II, 15-26; cf. II, 44; III, 16; t. XI, col. 825, 845, 865, 940.

⁴ *Cont. Cels.*, II, 28, 29, t. XI, col. 848.

⁵ *Cont. Cels.*, I, 6, 28, 38, t. XI, col. 665, 713, 733. Cf. S. Justin,

et, tout en reconnaissant leur réalité, soutient que cela ne tire pas à conséquence. Lorsque les Juifs pressèrent Jésus, dans le temple, de faire un signe pour prouver qu'il était fils de Dieu, ils ne purent rien lui arracher¹. Quant aux prodiges surprenants qu'on lui attribue, en les enflant et les exagérant à plaisir, guérisons de malades, multiplication des pains, changement de l'eau en vin, il n'y a là que des prestiges comme en accomplissent tous les jours les magiciens. Ceux qui ont étudié la magie en Égypte savent chasser les démons des corps des possédés, guérir les infirmes en soufflant sur eux, faire apparaître des simulacres de tables chargées de fruits délicieux. Ils ne sont pas néanmoins des fils de Dieu²; ce sont des « goètes » et Jésus est un goète pareil à eux³. « Il a reconnu lui-même que les miracles ne sont pas la marque d'une vertu divine, mais les indices manifestes de l'imposture et de la perversité⁴. »

Celse revient fréquemment sur cette accusation d'imposture, la plus commode de toutes. Il fait aussi appel à la raison et à l'expérience contre les miracles. Voici ce qu'il dit aux Juifs convertis, par la bouche de son Juif supposé, au sujet de la résurrection du Sauveur :

Apol. I, 30 et *Dial. cum Tryph.*, 69, édit. Otto, p. 90, 246; Arnobe, *Adv. Gentes*, I, 43, t. V, col. 773; Talm. Babli, *Sanhédrin*, 107 b; *Sabb.*, 104 b.

¹ *Cont. Cels.*, I, 67, t. XI, col. 785.

² *Cont. Cels.*, I, 68, t. XI, col. 788. Cf. VIII, 45, col. 1584.

³ Celse donne souvent cette qualification de goète, magicien ou enchanteur, à Jésus-Christ : *Cont. Cels.*, I, 71; II, 52, etc., t. XI, col. 792, 852.

⁴ *Cont. Cels.*, II, 49, t. XI, col. 873. Cf. I, 28, col. 713, etc.